

Coercition

Nathalie Rimlinger

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rimlinger, N. (1985). Coercition. *Moebius*, (26), 84–88.

NATHALIE RIMLINGER

Coercition

Je déroule l'aluminium aux craquelures gelées, des éclairs friables se piquent à l'ombre de ma chambre inhabitée depuis deux jours mais que j'ai l'impression d'avoir quittée des mois tant le vide m'enveloppe et pèse sur chacun de mes gestes... je sépare la masse de coton trempé de l'extrémité filandreuse des tiges.

— Tu couperas les pointes en arrivant chez toi...

— Mets un cachet d'aspirine dans l'eau du vase, surtout, n'oublie pas. C'est bête, j'aurais pu t'en donner. C'est une belle espèce, même coupés les boutons éclosent jusqu'au bout comme en pleine terre...

— Une belle espèce, c'est vrai. Elles deviennent si grosses qu'elles ressemblent aux fleurs en papier crépon des foires!

Les doigts à demi-repliés, les mains s'écartent l'une de l'autre, mimant le dilatement de la boule végétale. Il fallait bien ma mère pour faire ce dernier geste.

Du fond de la voiture qui me déposera devant la gare de carton pâte, je regarde au-devant la route bleue se jeter sous nos roues, incisant le passage entre les champs de blé. Le même malaise qu'à l'aller me saisit, ma vue se trouble à vouloir s'agripper aux flots de terre jaune s'enchaînant sable et paille, fumées de paille et ciel ocré. Comme si de ce pays si beau ne restait qu'une grève stérile et la désolation d'une terre abîmée, comme si la verdure en ce pays n'avait été qu'un rêve, une illusion d'optique dont ma jeunesse s'abreuve. Le paysage infiniment se dégrade et s'altère. L'amertume souffle en moi tandis que la vitesse à chaque tour de roue déchire mes ligaments.

En entrant à Paris, j'entamerai ma perte et tout basculera à jamais dans le vide. Un virage me balance dans le touffu des arbres, des étincelles solaires glissent en araignées sur l'eau satinée du canal... J'ai le mal de mer.

Les voix de mes parents se mêlent au bruit du moteur. Je pense au train que je vais prendre et par anticipation, j'entends ceux qui minent mon immeuble de mauvaises vibrations, près de la gare de Lyon. Je serre les dents.

Je faisais la vaisselle, tâchant d'oublier l'heure, mais les fleurs sur la table attendaient mon panier. Maintenant sur ma table les roses joufflues dans le bocal à cornichons s'épuisent à rosir sur le ciel gris du mur d'en face et les trains lourdement sous leur fraîcheur défilent. Terriblement, je m'installe devant elles avec l'envie d'hurler au travers de la gorge. Je ne veux pas que ce jour finisse, pareil aux fleurs déjà mourantes et à mon temps les veines ouvertes qui se répand dans cette chambre détestée. Amèrement détestée, secrètement... ainsi finissent les murs qui tour à tour me condamnent à l'isolement, moi, cette greffe qui ne prend pas.

«Je ne veux plus travailler», m'a dit mon père. Il a levé vers moi son regard gris. Gris, semblable aux matins lorsque le car l'emporte... Le ramène le soir pour boucler la journée alors que la nuit tombe. Trente et quelques années de cette vie laborieuse, vie déambulatoire. Je n'ai rien répondu, cette bouteille à la mer brisée dans mes pensées.

Nous nous sommes hissés sur le versant de la colline et la beauté du paysage a revécu. Moutonnements des monts, villages blancs, vignes vertes. En contre-bas, un pignon d'ardoise se campe dans le foisonnement d'un bois. Notre maison. Nous ne la quittons pas des yeux, quelques bâtisses en deça s'éparpillent... Dans ce village où les vieux tour à tour se préparent à mourir avec douceur et à propos, sans que rien ne s'interrompe apparemment du cours des choses, il suffit de poser un pied pour sentir le ciment du temps couler au long des jambes et qu'apparaisse, indiscutable, sa juste place dans la vie.

Des fleurs, tant de fleurs... J'escaladais une dizaine de mètres au-devant de mon père, la pente raide et rocailleuse. Le vent sifflait à mes oreilles.

«Tu n'as pas froid à la tête?»

J'ai crié non. La chaleur par bouffées sortait tout droit de sous les pieds. Mon père traînait derrière. Tandis que je montais, sa respiration forte s'écrasait dans mon dos. Ce fut encore pour moi un des meilleurs répits.

Je ferme mes volets pour ne pas voir la nuit venir, ni les trains idiots brinquebalants et sonores. Ces trains, je les exécute, tohu-bohu de glissades mécaniques...

«Une sculpture préhistorique!»

Il jubilait, le ciel derrière son dos comme un dossier de chaise, une touche de salive aux commissures des lèvres. Il m'a tendu la pierre.

«Les deux trous, les orbites. La barre ici, l'arcade sourcillière... ». Ses doigts parcouraient le relief. J'ai éclaté de rire et me suis retournée pour reprendre la marche. Entendu le caillou jeté rouler jusqu'aux fourrés.

Il me faut un café bien chaud, très fort et très sucré pour me conduire jusqu'au matin, les yeux ouverts.

Ma mère s'est assise, dos à la cheminée. J'ai vu son visage, sa poitrine, ses mains, les yeux d'un vert si transparent qu'en deçà j'y percevais la neige. Curieuse mécanique, si je la démontais pièce par pièce, je ne saurais pas, c'est certain, comment la remonter. Inflexions de la voix, silences, clignements d'yeux, battements des paupières... une petite main pétrissant obstinément le vide, semblant le traire, en extraire quelque chose. Le secret m'échappait, qui palpait au fond du cratère, en la poche animale, au-delà de la limpidité cristalline du regard. Une revendication tenace.

— Si je restais ici des mois, je ne ferais que boire et manger...

«On est bien ici», répondit-elle convaincue. La torpeur des lieux, la terre sous les pieds, les végétaux, les arbres... la cheminée calorifère, les murs épais, le vin blanc sec qui bouscule les après-midi en sieste. La torpeur je vous dis. J'ai tout juste eu le temps de sortir contre le lierre du mur le salon de jardin, d'atténuer mon lit... le dégel du week-end.

La lutte de ma mère, ici, se paie à coup de pierres posées sur d'autres pierres, d'ardoises remplacées sur la faîtière du toit. Année après année, sueurs coulées contre l'écorce noire jusqu'aux racines crochues... elle fait, cette femme, autour de son terrain un enclos de griffes et de dents plus acéré que des barbelés, plus sauvage et plus meurtrier. Si elle était immortelle, je parierais que dans des siècles, au milieu de forêts d'immeubles, ce petit arpent vert subsisterait, hargneux envers ciments et grues.

Je trépigne à ma table. Dix heures... la nuit s'avance. Je l'attends de pieds fermes. Les trains bêtement

dans leur troupeau aveugle ravagent le silence. Des barres lumineuses, néons pointus s'enfilent à mes persiennes, harangues métalliques. Non, rien à faire, je ne dormirai pas. Et pour quoi faire d'abord rechercher le sommeil?

Lorsque j'ai découvert la télévision posée sur la commode et braquée sur le lit, j'ai hurlé. Et me suis résignée puisqu'avec bonhomie ils montaient dans le lit. Je les y ai suivis. Tous dans le même lit et le chien à nos pieds, les yeux blancs, renversés. Et cette machine ne fut qu'un prétexte, ce soir-là, pour nous retrouver ligotés, encombrés des genoux des uns et des autres, parlant, riant, buvant de la bière. D'ailleurs, la pipe de mon père dégageait assez de fumée pour que l'écran disparaisse bientôt derrière un voile opaque.

Dans la nuit, la cloison qui sépare ma chambre de la leur est si fine que nous poursuivons spasmodiquement le trilogue entamé... et l'aube chariant sa clarté intempestive me retrouve au matin dans ma crique d'oreillers, assise dans le lit. J'ai seulement laissé rouler ma tête... comme tout à l'heure peut-être, raidie par l'immobilité sur la chaise trop plate, la table morte devant moi... le silence dans mon sang... les premiers trains, des pages griffonnées autour de quelques fleurs.